

Devenir responsable en dix questions

Cassie Bérard

Number 274, Winter 2021

Solititudes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95166ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bérard, C. (2021). Devenir responsable en dix questions. *Spirale*, (274), 18–21.

DEVENIR RESPONSABLE EN DIX QUESTIONS

**Does that scare you?
I don't want to be alone.**

Richard Kelly,
Donnie Darko, 2001

Q_1 : Responsabilité et solitude vont-elles de pair ?

Je ne suis pas sortie de l'école en sachant ce qu'il fallait faire « exactement ». Bien sûr, j'ai acquis une éthique. Je pouvais mesurer les situations dans lesquelles j'allais me trouver, adopter un regard critique, soupeser les pour et les contre, anticiper les conséquences de certains gestes. Mais cette capacité d'analyse ne me donnait pas les réponses exactes aux questions relatives aux étapes de la vie. Par exemple, ce que signifie devenir parent, propriétaire, publier des livres, occuper un poste de professeure à l'université. Les questions allaient atteindre, en additionnant ces rôles, un tel niveau de complexité qu'il n'y aurait plus moyen de les résoudre sans m'écrouler sous le poids de la responsabilité. Chaque prise de décision forcerait une rencontre avec la solitude.

Q_2 : Comment sauver des vies humaines ?

François Legault raconte qu'à divers moments pendant la pandémie de COVID-19, il s'est senti seul. Il avait beau être entouré d'une équipe, les décisions lui revenaient. C'est à lui que la population s'en remettait pour la fermeture et la réouverture des commerces et des écoles, le port du masque, les ressources médicales, sanitaires. C'est du succès ou de l'échec de sa gouverne qu'il serait question au sortir de la crise, à l'heure du bilan. À chacun des points de presse, alors que de nouvelles mesures étaient communiquées, je me demandais comment François Legault dormait la nuit. Si son souffle était paisible ou si, au contraire, le premier ministre était victime de terreurs nocturnes. S'il se réveillait en sursaut à trois heures du matin, se rendait dans sa cuisine et se versait de l'eau. Si sa main repoussait légèrement le store, s'il contemplait la rosée en se disant : comme c'est étrange, personne jamais ne saura ce que c'est, « exactement », que de se trouver là dans mon corps, à ma place, à cette heure, entre la stridulation du criquet et le ronronnement du frigo, avec des tombes dans l'abdomen.

Q_3 : Quel arc narratif adopter ?

À mes débuts à l'UQAM, une étudiante m'a demandé de la superviser à la maîtrise en création littéraire. Elle avait des problèmes avec la structure du récit. Elle prévoyait quatre trames pour son roman d'espionnage et souhaitait que je l'aide à déterminer comment ses trames s'imbriqueraient les unes dans les autres de manière à maintenir le *suspense*. Elle ne savait pas par où commencer. J'ignorais par où elle devait commencer, en revanche je croyais savoir par où elle « pouvait » commencer. Je me suis mise à jongler avec ses idées. Mon travail de supervision consiste en fait, le plus souvent, à offrir des possibles. Je lance des formes littéraires dans les airs. Je me tiens en équilibre. Je parle beaucoup. J'ai été jadis d'un naturel timide. Mais depuis cette rencontre initiatique, étrangement, je ne sais plus me taire. Je fabrique des solutions comme des sculptures de ballons. Je distribue des conseils. Je combats l'anxiété généralisée. J'érige des systèmes de signes. Je porte une perruque rouge frisée et chausse de très grands souliers. Je suis un clown, et je me surprends de savoir amuser sans avoir étudié à l'école de cirque. Je n'ai pas tout de suite eu les bons réflexes. Je doute encore de mes droits. Est-ce que me spécialiser dans l'écriture narrative m'autorise à infléchir l'arc des récits qui ne m'appartiennent pas ? On me confie des textes. J'en décèle les forces et les faiblesses. Mais qui suis-je ? Seule sur scène, déguisée, je tremble de constater que mes paroles influencent des choix. Que je suis responsable des aboutissements. Que je détiens le pouvoir de faire dévier des trajectoires. En vérité, mon costume est exagérément large. Je nage dans mes vêtements de prof. Quelquefois, je suffoque.

Q_4 : La chauve-souris, le pangolin ou l'avidité ?

Quel est le point d'origine de l'épidémie, l'instant où le virus est passé du côté de l'humain ? Dans les premiers jours du confinement général, on entendait marteler qu'il s'était d'abord caché dans la chauve-souris, puis propagé dans un marché de Wuhan. Comme tout le monde, j'étais alors la proie d'images vertigineuses, dont l'une revenait avec persistance : celle d'un quidam chinois croquant un pangolin qui s'était offert un festin de mammifère volant. Évidemment, je me rejouais la finale du film *Contagion* (Steven Soderbergh, 2011) que j'avais vu des années plus tôt. Dans l'incertitude, il fait bon s'accrocher à un imaginaire dont les contours sont tracés d'avance. Ces contours, c'était l'insatiabilité dont nous faisons preuve, incarnée par un homme dans un resto en train de se régaler. La courbe des personnes contaminées dans le monde grimpeait. Moi, j'étais obsédée par le responsable, le mangeur de la bête, celui qui aurait dû se contenter d'un morceau de pain ; catastrophée par l'impact, sur les autres, d'un seul être humain et de ses choix. C'était sa faute à lui si tout partait en vrille. Je sais la grossièreté de cette proposition. Un désastre n'a jamais une cause unique. Je n'y pouvais rien, pourtant, je me battais moi-même contre une caricature. C'est dire le réflexe de survie qui nous amène parfois, pour lutter contre l'informe d'un phénomène infiniment complexe, à adopter des formes inversement trop simples. J'essayais alors de me départir de l'emprise de la chaîne causale qui organise, en quelque sorte, tout récit. Elle organise notre histoire, nos vies, que nous éclairons *a posteriori*. C'est ainsi que nous accordons un sens – une signification et une direction – à quantité de nos gestes, qui déterminent la charge accablante de notre existence.

Q_5 : Faut-il lester un parasol ?

Sur la terrasse arrière d'une maison à étages nouvellement acquise, je nourrissais ma fille d'un an et demi à la cuillère quand une surprenante rafale de vent a emporté le parasol qui nous couvrait. Il s'est soulevé d'un coup. Il a escaladé la toiture. Il est allé se fracasser de l'autre côté de la maison. Le soleil a brûlé mon visage. En l'espace d'une seconde, je devenais coupable. C'était une solitude foudroyée par la peur. Une fiction-éclair dans laquelle les enfants des voisins couraient dans la rue et l'un d'eux se faisait frapper par un parasol surgi de nulle part. Le crâne déchiré, son corps au sol, du sang comme une inondation, sublimement la mort. Un cas de négligence criminelle. J'allais vivre lourde de cette faute. Je vivais déjà alourdie par la faute. J'étais capable de me projeter, projeter mon corps pesant en dehors du monde concret, l'entraîner dans une spirale d'horreur, me consumer, devenir poussière, même si la rue était déserte, même si le parasol s'était démantelé dans une allée sans voiture, même s'il n'y avait aucun accident à déclarer, pas même un seul témoin pour émettre un jugement, seulement le rire de ma fille, la bouche orange et les mains dans son bol de spaghettis, ce poids-là m'écraserait longtemps.

Q_6 : Écrire à quelles fins ?

La pandémie s'est installée dans le temps accidenté de l'imprévu. Il est vrai que nous aurions pu la prévoir, si nous nous étions montrés attentifs aux prémonitions dans les œuvres. Le film *Contagion*, comme une quantité phénoménale de récits de fin du monde, nous invitait à nous y préparer. Il est vrai aussi que, rapidement, une historiographie sur le vif a tenté de « couvrir par la production d'une "raison" (fictive) l'obscénité de l'indéterminé », pour reprendre les mots de Michel de Certeau. Le temps accidenté, qui se présente brisé et cahotant dans la réalité, allait devenir un temps construit par le discours à chaud. Ce serait la conséquence des dérèglements climatiques, causés par la nonchalance des gouvernements ; ce serait un coup monté de la Chine, ou plus simplement, un malheureux concours de circonstances, un repas de trop dans un restaurant douteux. Pourtant, *a priori*, rien ne nous permettait « exactement » de planifier l'accidentel ; cet improbable allait s'inscrire dans nos vies comme un raté, comme un échec de la raison, lequel est précisément, pour de Certeau, « *le point aveugle qui la fait accéder à une autre dimension* », dont l'écriture, il me semble, pourrait se faire le lieu. L'écriture configure l'échec. Nous nous y tenons seuls devant l'incorrigeable et devons juguler nos désirs de réparation. Chaque récit est la fabrique d'un temps impossible, celui d'une violence sournoise qui s'installe en silence dans nos vies et que nous faisons l'effort de hisser, au moment d'écrire, pour que le vent prenne et fasse avancer la pensée. L'écriture contraint les fautes que nous réprimons lâchement à se réveiller. Nous formulons, sous le couvert de la littérature, le procès de nos crimes passés et à venir. Nous leur réservons un sort. Écrire est une manière de prendre ses responsabilités. Simone de Beauvoir ajouterait : l'« *unique recours contre la solitude* », « *se manifester* ».

Q_7 : Un morceau de pain ?

Elle avait huit mois, elle faisait ses dents, elle pleurait tout le temps. Elle avait faim, elle avait chaud, je lui ai donné un morceau de pain. Elle a poussé un râle et elle a arrêté de respirer. Je l'ai agrippée, je ne sais plus. J'ai inséré mes doigts dans sa gorge. J'ai tapé sur son sternum. Je l'ai secouée. Je l'ai serrée. J'ai crié. Dans les larmes, bégayé, blêmi. J'ai pétri son cou. J'ai frappé partout. Mis mon poing dans sa gorge. J'ai voulu mourir. Pour un morceau de pain, j'ai changé de vie. Quelque chose de très sombre, et triste, à l'horizon.

Q_8 : À qui la faute ?

Ricky aimait trop les enfants. Ricky eut bien voulu guérir de ce *mal-là*, aimer trop les enfants, mais n'en fut pas capable ; incapable jusqu'à tuer. *L'empreinte* retrace l'histoire de Ricky Langley, coupable du meurtre d'un garçon de six ans, en Louisiane, en 1992. Le livre s'ouvre sur le principe de la cause adéquate selon lequel, dans la chaîne de causalité, tous les faits qui ont concouru à la production d'un dommage ne sont pas placés sur un pied d'égalité. Seule la cause prépondérante, celle qui a joué un rôle majeur dans la réalisation du préjudice, doit être retenue comme fait générateur de responsabilité. Alexandria Marzano-Lesnevich parcourt à rebours la vie de Ricky, à la recherche de la cause prépondérante. Comment en est-il arrivé au meurtre ? Qui, dans son entourage, a fermé les yeux ? Au centre d'aide où il s'est rendu, on ne l'a pas pris au sérieux. Ses amis l'ont laissé tomber. Ses parents dans le déni. Une enfance misérable. Gavé aux médicaments dans le ventre de sa mère. Sa naissance, un accident improbable. En racontant, à travers Ricky, les abus qu'elle-même a subis et l'inertie de ses parents, Marzano-Lesnevich bouscule la causalité. Elle érige deux solitudes. C'est la honte qui les relie.

Q_9 : La solitude est-elle régressive ?

Je ne donne plus de pain à ma fille. Le parasol pourrit dans le garage. Je pèse chacune de mes remarques sur les écrits des étudiants. Je fais de moins en moins le clown. Je ne voudrais pas devenir première ministre. Ni chauve-souris. *'Cause I don't want to be alone.*

Q_10 : Coupables ou non ?

Ils ont plaidé responsables. Ils ont tué le ministre Pierre Laporte, c'était en 1970. Ils l'ont enlevé, l'ont étranglé et ont abandonné son corps dans une voiture. Ils ont fait ce choix-là. Accusés, ils n'ont pas dit « coupables », ils ont dit « responsables ». Et j'entends dans le mot, moi aussi, plus que la culpabilité. J'entends « endosser les conséquences de », « prendre la charge de », admettre que nous sommes des sujets agissants, voire des agitateurs, que nous sommes agités par les forces qui nous entourent, mais que nous agitons aussi, nous entretenons l'agitation. Et cela est peu de chose, mais cela est énorme. Admettre que nous semons, chemin faisant, autant de fleurs que de troubles. Se réveiller en sursaut. Repousser le store à trois heures du matin, considérer le jardin asséché, et se dire : comme c'est étrange, c'est moi qui ai fait ça.